

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de l'image sont indiqués ci-dessus.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LE DUC DE KANDOS

TROISIÈME PARTIE — LE FRATRICIDE

XIII — LE TROU-AUX BŒUFS

Il remonta en voiture avec ses deux compagnons, et rétro-

grada rapidement jus-
qu'au misérable hameau
que les gens du pays
honorait du nom de
village.

Le cabaretier, interro-
gé, répondit que ceux
qu'on cherchait s'é-
taient arrêtés, en effet,
chez lui, et qu'ils en
étaient sortis à la nuit
noire, vers les sept heu-
res.

—A ce moment, ils
manifestaient l'inten-
tion de rentrer au châ-
teau? demanda Cuchillo.

—Absolument... Tou-
tefois je dois dire à M.
le marquis que le vi ux
Sylvain était un peu
ivre...

—Ah! et M. Bernard?

—Oh! celui-là se te-
nait ferme et dispos com-
me vous et moi. A telle
enseigne qu'il a offert son
bras à Sylvain, dont la
démarche était un bric-
ocheancelante.

—Et, continua Cu-
chillo avec une légère
hésitation, ils ne paraî-
saient pas en querelle?

—Oh! seigneur Dieu!
bien au contraire. Les
meilleurs amis de mon-

de... unis comme les doigts de la main... Le vieux Sylvain, sans
votre respect, tutoyait même le monsieur étranger qui doit le
remplacer dans la surveillance de l'exploitation.

Cette réponse ne rassura nullement Cuchillo, qui se sentit
froid dans la moelle des os.

Il connaissait « le faire » de Louis Clermont.

—Quel chemin ont ils pris? demanda-t-il encore?

—La grande route.

Il n'y a point de bifurcation?

—Oh! si... Il y a un sentier qui abrège...

—Où est-il, ce sentier?

—Un peu plus bas
sur la gauche

—Est ce qu'il est dan-
gereux?

—Nullement.

—Cependant, fit ob-
server un des gérants de
ferme qui accompa-
gnaient le marquis, il y
a le « Trou-aux Bœufs »,
et, la nuit, un homme
ivre pourrait y tomber.

—Quelqu'un qui ne
connaîtrait pas le pays
... je n'dis pas... mais
Sylvain irait à dix lieues
à la ronde les yeux fer-
més... et le monsieur,
lui, n'était pas gris, mais
pas du tout... par consé-
quent...

—Allons de ce côté,
répliqua Cuchillo.

Ils repartirent, cette
fois, à pied, car la voiture
n'aurait pu passer par ce
sentier étroit et plein de
fondrières.

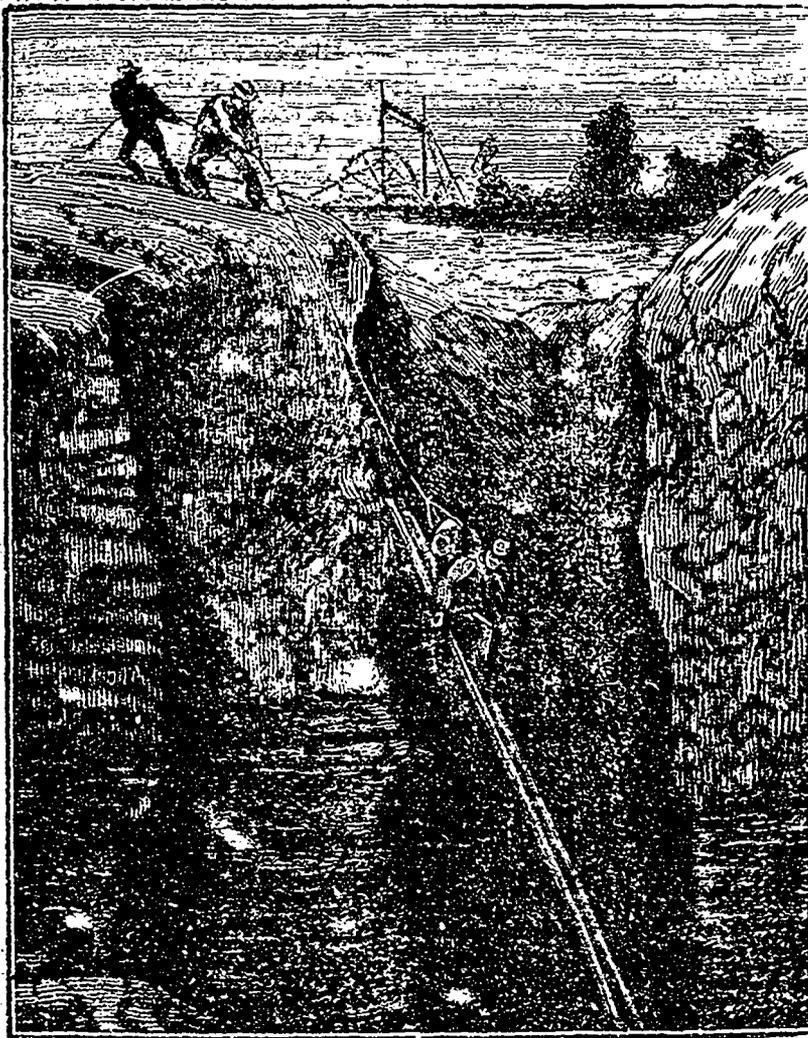
En une demi-heure, ils
atteignirent l'endroit que
nous avons déjà signalé,
et où s'ouvrait l'entrée
de la carrière abandon-
née.

Les deux domestiques
s'approchèrent du trou
béant.

—Rien n'indique qu'un malheur soit arrivé là, dirent ils,
après un instant.

—On ne voit, on n'entend rien.

Mais Cuchillo regardait et écoutait de son côté; et Cuchil-
lo, ancien forgeron, ancien gauchon, ayant vécu longtemps de la vie
presque sauvage de la pampa, avait les sens plus éveillés que les



Le cadavre de Sylvain fut enlevé plus rapidement et avec moins de peine...

deux paysans frano-comtois élevés à la fonction de domestiques par le duc.

Il se pencha vivement au bord du trou, et leur montra quelques pierres fraîchement enlevées, puis une touffe d'herbe arrachée, et comme la trace, sur la terre durcie, de cinq doigts raidis, qui avaient légèrement rayé le sol.

— Quelqu'un est tombé là ! dit-il sourdement. Et il y a peu de temps !

Ses compagnons allaient répliquer, il leur fit signe de se taire, se coucha tout de son long, appuya son oreille sur le bord même de l'orifice, et resta un instant immobile.

Puis, il tressaillit, redressa la tête, avança au-dessus du puits, ramena ses deux mains autour de ses yeux pour intercepter la lumière qui lui venait du dehors, et fixa son regard dans la profondeur obscure.

Ses compagnons le contemplaient niaisement, prêts à rire de lui.

— Ils sont là ! dit enfin Cuchillo, en se relevant très-pâle.

Les deux domestiques s'approchèrent surpris.

— J'ai vu deux corps dans l'ombre, et j'ai entendu un faible gémissement.

— Ah ! mon Dieu ! Il sont morts alors !

— L'un deux, au moins, est vivant, puisqu'il gémit. Courez au château, revenez avec des échelles et des cordes... vite, vite, moi, je reste là !

— Lequel vit ? se demanda-t-il avec terreur, lorsqu'il fut seul.

Est-ce Sylvain ?

Est-ce Clermont ?

Où tous les deux ?

Est-ce un accident naturel ?

Est-ce un crime, tenté et manqué par Clermont ?

Il faut que je le sache... que je le sache avant qu'on revienne !

Il jeta autour de lui un regard chargé d'angoisse.

Le puits était taillé à pic, du côté de la route ; mais l'autre bord était plus irrégulier.

Les pluies et les gelées l'avaient peu à peu dégradé.

Cela n'empêchait pas la pente d'être terriblement rapide, et tout homme eût roulé à l'idée d'affronter une descente sur ce terrain glissant.

Cependant Cuchillo, poussé par la terreur, résolu à savoir à quoi s'en tenir ; comprenant que sa vie entière était en jeu, à cet instant critique ; comptant sur sa souplesse, son habitude du danger et son courage extraordinaire, se décida, après quelques minutes d'hésitation, à tenter l'action absurde et désespérée de descendre au fond du puits.

Il venait de remarquer quelques pierres en saillie, et deux ou trois touffes de genêt sauvage, où il lui parut possible de cramponner ses mains, d'appuyer ses pieds.

— Allons ! se dit-il, il le faut ! Et puis, après tout, si je me tue, eh ! bien, ce sera fini ; mais je ne puis attendre qu'on vienne les retirer de là, au risque que Sylvain, simplement blessé, déclare, ce que je ois, que Bernard a tenté de l'assassiner, et que son meurtrier s'appelle Louis Clermont.

Alors, défaisant son pardessus, il le plaça sur sa tête, de façon à y former une sorte de bourrelet ou de coussin épais, destiné à le protéger dans le cas d'une chute possible, probable ; et, raidissant ses muscles, se glissant avec des mouvements de couleuvre, il commença la périlleuse entreprise.

XIV

AU FOND

Les premiers mètres furent assez facilement franchis ; mais, à mesure qu'il avançait dans sa descente, les difficultés augmentaient et le danger devenait plus menaçant.

Malgré le froid vif du dehors et l'humidité glissante du dedans, la sueur perlait sur le front de Cuchillo.

Ses mains étaient ensanglantées, et il lui fallait des efforts vraiment surhumains pour se maintenir, ne point tomber, gagner quelques centimètres.

Peu à peu, pourtant, il s'éloignait de la surface.

Le ciel, au-dessus de sa tête, diminueait, s'arrondissait, devenait plus profond, prenait l'aspect d'un œil immense ouvert, dont le regard l'observait.

Tout à coup, il s'arrêta.

Cramponné à une saillie imperceptible, par ses doigts recourbés, dont les ongles mordaient la pierre, il sentait le vide sous ses pieds.

Il y avait eu là quelque éboulement, sans doute, qui avait creusé la paroi, et il se trouvait attaché à une saillie surplombant l'espace encore à parcourir pour trouver le sol ferme.

A quelle distance s'en trouvait-il ?

C'est ce qu'il ignorait.

Mais il entendait très-distinctement les gémissements qui l'avaient frappé, lorsqu'il était encore sur la route.

Il essaya de se relever, pour trouver un appui à ses pieds.

Ses forces épuisées le trahirent ; — ses doigts lâchèrent, et il tomba lourdement, avec l'angoisse et le sentiment d'une mort certaine.

La précaution qu'il avait prise de protéger sa tête le sauva.

En touchant le sol, où il resta étendu, elle avait porté sur l'angle d'une des pierres qui jonchaient le terrain, et il eût eu certainement le crâne brisé, sans son vêtement qui fit tampon.

Il en fut quitte pour une vive sensation de douleur dans tout le corps, et un étourdissement qui le laissa sans connaissance, pendant près de deux minutes.

Enfin, la fraîcheur le raviva.

Il ouvrit les yeux, se rappela où il était, se tâta, constata qu'il n'avait aucun membre brisé mais seulement un engourdissement général.

Après deux ou trois vains efforts, il parvint à se remettre sur pieds.

Il regarda où il se trouvait et aperçut, d'abord, à une distance d'environ cinq mètres, au-dessus de lui, la saillie d'où il était tombé ; puis, baissant les yeux, il distingua enfin à ses côtés, les deux corps étendus qu'il avait entrevus d'en haut dans l'ombre.

O'étaient bien Louis Clermont et Sylvain.

Le premier s'agitait faiblement et poussait des cris plaintifs.

L'autre se taisait et ne bougeait pas.

Cuchillo se pencha vers son ami et lui souleva la tête.

Clermont entr'ouvrit les yeux.

— Ah ! c'est toi ! balbutia-t-il, N... de D... J'ai cru que j'allais crever là comme un chien !

— Où es-tu blessé ? Où as-tu mal ?

— Partout !

— Tu ne peux te relever, te tenir debout ?

— Non ?

— N'as-tu rien de brisé ?

—Est-ce que je sais ? Je suis comme un chiffon... et j'ai une soif, une fièvre ! O. rajo !

—Et l'autre ? demanda Cuchillo.

—Mort, pour sûr ! répliqua faiblement Louis Clermont. Tâte-le... Il n'a point bougé, Mais... assure-t'en toi-même... c'est... c'est important !

Cuchillo reposa doucement la tête de Louis Clermont à terre, et, s'occupant du corps de Sylvain, essaya de le mettre sur son séant.

Ce corps était raide et glacé, et ne put le plier.

En regardant de plus près, Cuchillo s'aperçut qu'il avait le crâne fracassé, la boîte osseuse ayant porté sur l'angle de la pierre où lui-même avait roulé dans sa chute, beaucoup moins profonde.

—Oui, il est mort ! fit-il avec un frisson.

—Tu as de la chance d'être en vie, ajouta-t-il, en revenant près de Louis Clermont.

—Si je m'en sors ! murmura l'autre.

—Comment cela est-il arrivé ?

—En tombant, il m'a entraîné, la vieille bête ! Heureusement... il était en dessous... sa carcasse a fait matelas... J'ai rebondi... et me voilà !... Il faut m'ôter d'ici... Je souffre comme un damné.

—Evidemment, réliqua Cuchillo ; mais, seul, je ne puis rien. J'attends du secours. On est allé chercher des cordes et des échelles.

Un quart d'heure s'écoula, dans un silence profond, interrompu seulement par les plaintes et les blasphèmes du vieux forçat.

Il eût été incapable de soutenir une conversation suivie, et Cuchillo ne tenait pas à interroger, à approfondir ce qui s'était passé.

Sylvain se tairait, puisqu'il était mort.

Louis Clermont était fort malade.

La chute avait été commune.

Rien à dire, personne à soupçonner, à accuser...

Peut-être, après tout, l'accident s'était-il produit naturellement, Sylvain étant ivre, et M. Bernard connaissant mal le pays, surtout la nuit.

Cuchillo, à la vérité, n'en croyait rien ; mais il préférerait paraître le croire, et même se figurer qu'il le croyait.

Au bout de vingt minutes, il tressaillit, en poussant un long soupir de soulagement.

Les parois sonores envoyaient, à son oreille exercée, la trépidation sourde de pas lointains et précipités.

Bientôt, il entendit les voix confuses de plusieurs personnes.

Enfin, au-dessus de lui, des têtes pointèrent le ciel de trous noirs.

O' étaient les gens du château, qui étaient arrivés et se penchaient en avant, pour interroger la profondeur sombre du puits de la carrière abandonnée.

—Monsieur le marquis ? criaient-ils.

On s'étonnait de ne point le retrouver... on le cherchait, on s'inquiétait.

—Présent ! répondit-il.

Il y eut une exclamation de joie.

—Envoyez des cordes et des échelles, et que quatre hommes descendent.

—Comment êtes-vous là ? demanda une voix de femme, émue, qu'il reconnut pour être celle de la Petite Fée.

—J'ai voulu descendre... et je suis tombé.

Un cri de terreur accueillit cette réponse.

—Mais je n'ai point de mal, rassurez-vous ! se hâta-t-il d'ajouter.

Enfin, deux longues échelles, attachées l'une à l'autre, commencent à descendre, retenues par des cordes, et bientôt quatre vigoureux gars se trouvèrent aux côtés de Cuchillo.

—Sylvain est mort ! dit-il aussitôt. Nous enlèverons son corps plus tard. M. Bernard vit, mais il est mourant. Il faut le remonter, d'abord, avec d'extrêmes précautions.

Ce ne fut point facile.

Le vieux bandit poussait des cris abominables, chaque fois qu'on le touchait, ou qu'on lui faisait faire le moindre mouvement, et la montée fut longue et pénible.

Mais, et Cuchillo ne put s'empêcher de remarquer et d'admirer cette prodigieuse volonté et ce sang-froid inouï, du moment où il sentit des étrangers autour de lui, l'ex-forçat rentra dans sa gorge tous ses jurons, et ne laissa pas échapper une syllabe qui pût le trahir et trancher avec la nouvelle personnalité adoptée par lui.

Dès qu'il fut parvenu au sol supérieur, on l'étendit sur l'une des deux civières faites à la hâte et amenées par les soins de Mlle de Léon, et on l'emporta au château, complètement évanoui par suite de l'intensité des douleurs que lui avaient causées les secousses qu'il venait de subir.

Le cadavre de Sylvain fut enlevé plus rapidement et avec moins de peine, et enfin Cuchillo sortit, le dernier, de la funèbre carrière.

Mlle de Léon, qui considérait le corps du vieux serviteur du duo, avec une larme dans les yeux, et les mains jointes, en murmurant :

—Pauvre Sylvain ! quel coup pour ton maître !

Se retourna, dès qu'elle entendit la voix du marquis.

Elle s'élança vers lui, toute palpitante.

—Monsieur le marquis, ah ! vous voilà, enfin ! Vous pouviez vous tuer !...

—J'entendais des gémissements... Je savais que les secours seraient longs à arriver... J'ai tenté de descendre à l'aide de ces deux malheureux... Et vous voyez, mademoiselle, je suis sain et sauf.

—Mais tout ensanglanté !

Elle le regarda, un instant, en silence.

—Oh ! je savais bien que vous étiez bon ! et courageux ! dit-elle tout à coup avec un élan d'enthousiasme qui illumina brusquement tout son charmant visage, plein de sollicitude, d'épouvante et d'admiration !

—Mademoiselle, murmura Cuchillo, en détournant les yeux avec un serrement de cœur nouveau pour lui, je ne mérite pas de tels éloges... sortis de cette bouche !

Et, baissant la tête, il s'éloigna, la rougeur au front, honteux de lui, charmé d'elle, profondément malheureux et humilié, pour se rapprocher du cadavre de Sylvain qu'entouraient les paysans.

—Enveloppez ce corps d'une couverture, dit brusquement le faux marquis, avec un frisson.

Les paysans obéirent, et le cortège lugubre s'achemina vers le château, suivi de Jeanne et de Cuchillo.

Elle avait pris son bras.

Tous deux marchaient silencieux.

—Le crime me précède ! pensait-il, avec une sorte de terreur superstitieuse et d'horreur inconnue.

Il n'osait ajouter :

— Et l'amour m'accompagne !

Mais il sentait, sur son bras, la pression douce d'une petite main de femme, et il lui semblait que son bras était de feu !

XV

TRAVAIL INTÉRIEUR

Louis Olermont garda le lit pendant plus de six semaines. Il n'avait aucune fracture, aucun membre brisé, mais la secousse avait été si violente et la peur de la mort si intense, que l'on craignait quelque lésion intérieure et des complications cérébrales.

Cependant, sa forte constitution finit par le tirer d'affaire, et, malgré son ébranlement nerveux, sa fièvre et des moments de délire, pendant lesquels Cuchillo, par une prudence que l'on prit pour du dévouement à l'amitié, voulut rester seul près du malade, le vieux bandit ne perdit pas la carte, et ne laissa rien échapper qui pût compromettre la situation.

On fit une enquête sommaire sur l'accident ; c'est-à-dire que, dès que M. Bernard eut la force de répondre à un interrogatoire, on lui demanda comment le malheur était arrivé.

Le récit de Louis Olermont fut des plus nets, des plus simples et des plus convaincants.

Tout le monde savait que Sylvain s'était grisé, ce soir là, — ce qui n'étonna point ceux qui le connaissait, — et était à peu près incapable de se conduire, puisque M. Bernard avait dû lui donner le bras pour assurer sa marche chancelante.

On savait également que M. Bernard, étranger au pays, arrivé au château depuis deux jours seulement, ne pouvait avoir une connaissance bien intacte des chemins.

Sylvain, pour abrégé, avait voulu s'engager dans le petit sentier, et Bernard avait suivi ce conseil, sans se douter du danger qu'il pouvait y avoir.

Les deux hommes étaient arrivés sur le bord même de la carrière, au milieu de l'obscurité.

Le pied avait manqué au vieux paysan franc-comtois, et il était tombé, entraînant le pauvre Bernard, victime de son ignorance des lieux et de l'ivrognerie de son compagnon.

Personne n'eût le moindre doute sur ce récit, parfaitement vraisemblable et que tous les faits connus confirmaient.

Cuchillo en crut ce qu'il voulut ou ce qu'il put ; mais il évita soigneusement de demander la vérité vraie à son complice, qui de son côté, pour une raison ou l'autre, ne dit au marquis rien de plus que ce qu'il avait raconté à tout le monde.

Cette vérité vraie, c'est que l'ex-compagnon de feu Paul de Kandos, résolu à se débarrasser de Sylvain qui pouvait le perdre d'un mot, et renverser tout l'échafaudage de ruses et de mensonges sur lequel reposait la fortune de Cuchillo et de son complice, après avoir abominablement grisé le vieillard, l'avait conduit, à dessein, dans le petit sentier, avec la ferme résolution de le précipiter au fond de la carrière, — ce qu'il avait fait, — se réservant d'attribuer cette chute, comme de juste, à l'état d'ébriété de son compagnon.

Malheureusement, en tombant, Sylvain avait eu le temps de saisir son assassin par un pan de son paletot et l'avait entraîné avec lui.

Maintenant qu'il était sauvé, Louis Olermont ne regrettait, pas trop l'accident imprévu auquel son récit devait un tel cachet de vérité ; et tout en geignant, il ne trouvait pas payée trop cher la sécurité qui en résultait.

Pendant cette maladie, Cuchillo, obligé de veiller seul aux

intérêts de l'exploitation, eut les rapports les plus fréquents avec Jeanne.

On sait que Mlle de Léon avait été, jusqu'à présent, pour ainsi dire, « l'homme de confiance » du duo de Kandos.

C'était donc à elle qu'il fallait s'adresser pour tous les renseignements.

Elle était le guide nécessaire de Cuchillo.

Ne fallait-il pas le mettre au courant ?

Elle y apportait un zèle admirable, désireuse que le duo n'eût qu'à se féliciter de l'activité et de l'intelligence du marquis.

C'était une magnifique occasion pour la Petite Fée de reconquérir au fils la confiance et le cœur du père.

C'était aussi un bonheur pour la jeune fille de sentir près d'elle, de voir, à chaque instant, l'homme qu'elle avait aimé en rêve, avant de le connaître, avec son imagination, parce qu'il était malheureux et maudit de tous ; qu'elle aimait, aujourd'hui, en réalité, parce qu'il répondait à l'idéal qu'elle s'en était créé.

On sait que Cuchillo avait, du reste, tout ce qu'il fallait pour plaire à une femme : surtout cette beauté mâle et un peu fatale qu'il tenait de la nature, de sa vie accidentée, des circonstances terribles où son existence s'était écoulée ; de ce mélange d'instincts généreux, de violence native, de remords et de crimes, — ceux-ci souvent involontaires, — qui constituait son tempérament et sa personnalité.

Cependant Jeanne s'interdisait de penser à cet amour, et croyait presque y réussir, ayant pour prétexte et pour excuse à ses yeux, le service qu'elle rendait au duo de Kandos, en lui ramenant son fils ; au marquis, on lui redonnant l'estime de son père.

— Je fais deux heureux ! se disait elle. C'est mon devoir.

Il y avait trois heureux, en la comptant.

Mais son bonheur à elle était mêlé de trop de souffrance, pour qu'elle osât se l'avouer, et son héroïsme véritable lui cachait sa faiblesse réelle.

Quant à Cuchillo, sa situation vis-à-vis de la jeune fille était analogue à celle de la jeune fille vis-à-vis de lui.

Il l'aimait, maintenant.

Il l'aimait de toutes les forces de son cœur.

Dès la première heure, elle l'avait charmé.

Depuis qu'il se savait aimé d'elle ; depuis qu'il avait lu les pages naïves et pleines de grâce, où elle parlait de lui, où elle se confessait son amour insensé, il l'avait aimée, lui-même grisé par ce parfum d'honnêteté, brûlé par cette chaleur d'âme qui rayonnait autour d'elle.

Sa beauté gracieuse, pénétrante, la fierté de son cœur et la noblesse de son caractère, héroïque et tendre à la fois, tout cela le fascinaient, l'enivrait.

C'était si nouveau pour lui.

Cela différait tellement de tout ce qu'il avait vu, ressenti, jusqu'alors, qu'il n'avait aucun moyen de lutter contre ses sensations, et qu'il avait été pris, avant même de s'en rendre compte.

Mlle de Léon était si bien la contre-partie de la Mariquita, lui ressemblait si peu, lui paraissait si absolument être d'un autre monde, et comme d'une autre espèce, qu'il aimait Jeanne, sans avoir besoin de cesser d'aimer le souvenir de la marquise.

Il n'y avait rien de commun entre ces deux femmes ; entre celle dont il avait connu les carresses de courtisane et de créole ardente et toujours un peu sauvage, et le doux sourire, le regard, profond comme le ciel, de Mlle de Léon.

Si on lui eût dit qu'il oubliait bien vite celle qui était morte

pour lui, on l'a profondément étonné, et o'ût été de bonne foi et avec vérité qu'il eût répondu :

—Qu'y a-t-il de commun entre ces deux femmes, entre ces deux amours ? Je n'oublie rien et je ne remplace rien : c'est autre chose !

Telle autre chose que tout en adorant Jeanne, tout en ne vivant plus que d'elle, par elle, jamais il ne lui serait venu à l'idée qu'elle pût être à lui !

Il se sentait indigné d'elle.

Il la sentait trop au-dessus de lui, pour songer qu'il pût jamais y atteindre.

C'était une sorte de culte.

Elle était son ciel et sa conscience.

Il se transformait, à ses côtés, sous son influence, et le reste, le passé, lui faisait l'effet d'un cauchemar, quand il y songeait.

Il n'était pas encore converti au bien.

Il n'avait pas encore l'horreur raisonnée du rôle odieux qu'il avait accepté et qu'il jouait, maintenant, avec passion ; mais un trouble vague et des sensations confuses se substituaient, à son issue même, à ses anciennes façons de sentir.

Il se trouvait dans une période transitoire, ne sachant où il allait, ni ce qu'il voulait ; étant, en somme, de nature faible et trop facile à suivre la pente des événements, quels qu'ils fussent.

Trois mois s'écoulèrent ainsi.

Trois mois qui furent, à coup sûr, la période la plus douce de son existence.

Guidé par Mlle de Léon ; hureux de lui obéir, de la satisfaire ; désireux de répondre à l'idéal qu'elle avait conçu de lui, d'obtenir son acquiescement, de conquérir et de mériter son estime, il se mit résolument au travail, étonnant tout le monde par son activité, son intelligence, sa sagesse et son entente des affaires dont le soin lui était confié.

Cela ravissait Jeanne et cela surprenait le vieux duc, qui, d'abord, implacable et défiant, se refusait à croire au changement dont les preuves abondaient.

Les rapports entre ces deux hommes restaient froids et tendus : Sévères d'une part ; troublés et timides de l'autre.

Il faut dire que la mort de Sylvain avait porté un coup terrible au duc de Kandos.

Il aimait son vieux serviteur, infiniment plus qu'il ne s'en doutait.

En le perdant, il s'en aperçut.

Ils avaient vécu ensemble ; puis la vieillesse prend des habitudes.

Sa faiblesse s'appuie à tout, et le moindre choc l'ébranle et la rapproche de la chute finale.

Sylvain faisait partie intégrante de son maître, dont il avait le fanatisme, la régularité automatique et le cerveau étroit.

Ce fut un vide immense pour le duc aveugle que l'absence du vieux paysan.

Leurs façons s'engrenaient mutuellement.

Annette et Jeanne avaient beau lui lire, à tour de rôle, et infiniment mieux, son journal du trimestre précédent, ce n'était plus cette voix monotone et cette prononciation hésitante et lourde qui faisaient partie intégrante de la lecture.

Le vieillard ne comprenait plus la politique et ne reconnaissait plus le style de ses premiers—Paris favoris, à travers ces voix claires de jeunes filles lisant bien.

Ce n'était plus ça !

Il n'osait le dire ; mais il en souffrait, et, bientôt, il fut vi-

sible que le coup avait ébranlé sa santé, activé le cours lent de la destruction.

—Mon vieux Sylvain m'appelle ! disait-il quelquefois.

Il s'affaiblissait.

Il vieillissait, comme si les heures eussent valu des semaines, les semaines des mois, les mois des années.

Sur le premier moment, la mort de Sylvain l'avait profondément irrité contre son fils.

« Il arrive, et le malheur arrive avec lui ! » s'était-il dit tout bas.

Puis, en constatant combien le marquis avait changé, son ressentiment injuste avait peu à peu disparu, bien qu'il restât toujours le même vis-à-vis du marquis, — enfoncé dans sa dignité glaciale de chef de famille, longtemps offensé par la rébellion filiale.

Oependant, depuis quelque temps, à sa froideur, se mêlait un air de préoccupation profonde.

Il lui arrivait de ne pas écouter la lecture de son journal, et de l'interrompre brusquement, par exemple, si c'était Mlle de Léon qui lisait, pour lui prendre les mains, et lui dire d'une voix émue :

—Chère, chère fille !

Parfois même, elle avait surpris des traces d'émotion inattendue sur son visage ridé, et s'étant tue, au lieu de continuer sa lecture, le duc, bien qu'il ne dormît pas, ne s'en était pas même aperçu.

Evidemment, sa pensée était loin, et quelque idée obsédante remplissait son cerveau.

Cela inquiétait Jeanne, qui savait que tout changement est mauvais signe à un certain âge.

Un matin, au moment où elle venait rejoindre le vieillard, à l'heure habituelle, pour remplacer Annette, qui avait fait, la veille, fonction de lectrice, le duc lui dit doucement :

—Jeanne, laissez le journal pour aujourd'hui, et priez le marquis de monter près de moi... J'ai à lui parler.

—J'y vais à l'instant, monsieur le duc, répondit Jeanne, en le regardant avec surprise.

—Mon enfant, ajoutez-y, approchez-vous !

Elle s'approcha.

Il la fit se pencher, posa ses lèvres sèches sur son front et les y tint un instant.

Puis il l'éloigna.

—Allez, chère fille ! dit-il fermement. Allez chercher mon fils. Et n'oubliez pas que je compte sur vous !

—Que veut-il dire ? se demanda Jeanne, en sortant pour accomplir les ordres du duc. Il se passe en lui quelque chose d'extraordinaire.

Cinq minutes après, Cuchillo entra dans le cabinet, et les deux hommes se trouvaient seuls, en faces l'un de l'autre.

(A CONTINUER.)

Commencé le 16 Décembre 1886 — (No 364).

X... rencontre un de ses amis, un bohème à qui il avait procuré une occupation lucrative. Apprenant qu'il vient de quitter volontairement son emploi, il lui demande :

—Pourquoi n'es-tu pas resté dans cette maison !

—Je vais de dire, répond le bohème. Aussitôt que mes créanciers ont su que je gagnais quelque argent, ils me sont tous tombés sur le dos. Ma foi, je préfère ne rien gagner du tout ; on me laisse bien plus tranquille !

LES FORÇATS DE L'AMOUR

DEUXIÈME PARTIE - VENISE

VI

—Oui, « ma femme, » répliqua-t-il, oui, je te croirai ; oui, tu seras l'étoile de ma vie, et je ne me permettrai plus même une pensée qui t'offense. Quel que soit le motif qui t'engage à te taire, je le respecte ; il ne peut être que louable.

« Oublions cette soirée, et réunissons maintenant nos soins autour d'Aurore, dont elle a rappelé les souffrances. C'est ma sœur puisque c'est la tienne. Elle aime cet Armand de Narsil, ou quel que soit le nom de cet aventurier ; nous ne pouvons consentir à la voir descendre jusque-là : il faut la sauver.

—Ne me laissez pas même entrevoir qu'elle puisse l'écouter, mon ami, j'en perdrais la tête. Nous la sauverons et nous conserverons notre doux bonheur à nous deux, et rien ne le troublera plus, car cette explication pénible, mais nécessaire, sans rien expliquer cependant, vous a initiés à ce que je n'avais pas eu le courage de vous avouer plus tôt.

« Vous savez de ce secret tout ce qu'il m'est permis de vous en confier, et cela suffit à mon repos et au vôtre...

« Je vois une grande lumière dans la chambre de ma sœur ; que s'y passe-t-il donc, mon Dieu ? qu'allons-nous trouver au logis ? Je frissonne d'avance ! ah ! ma pauvre sœur ! combien d'inquiétudes ne nous donnera-t-elle pas jusqu'à ce qu'elle soit guérie !

Le comte l'embrassa encore. Ils arrivaient.

Amaranthe se hâta de monter chez Aurore ; toutes les femmes de sa maison y étaient réunies. La marchesa, qui l'avait accompagnée, la tenait appuyée sur son sein, et l'enfant pleurait à chaudes larmes.

—Laissez-moi aller ! répétait-elle, je veux voir, je veux savoir.

En apercevant sa sœur, suivie du comte, elle repoussa tout le monde par un mouvement irrésistible et se levant droite, elle marcha vers eux :

—Vous l'avez donc tué ! s'écria-t-elle hors d'elle-même.

—Non, non, ma bien chère Aurore, calmez-vous, tout va à merveille, au contraire ; on s'est expliqué tranquillement.

—Je veux le voir !

—Laissez-nous, reprit la comtesse, en faisant signe aux femmes de sortir.

Et dès qu'ils furent seuls, elle continua :

—C'est impossible ! il a quitté Venise.

—Quitté Venise sans me voir ? Cela n'est pas vrai !

—Nous l'avons exigé.

—Vous l'avez exigé, il l'a promis ; mais il ne le fera pas, car il m'aime. Ah ! oui, je le sais, il est dans quelqu'un de vos cachots, enseveli à cent pieds sous terre, ou noyé dans vos lagunes, ou caché dans vos plombs.

—Je vous atteste, Aurore, sur mon honneur de gentilhomme, qu'il est libre, qu'il va quitter Venise volontairement et qu'il ne lui a été ni ne sera fait aucun mal.

Mademoiselle de Sainte-Même baissa la tête et garda quelques instants le silence.

—C'est égal, je veux le voir, dit-elle.

—Aurore, rappelez-vous les ordres de votre père mourant ; rappelez-vous votre mère et ses conseils ; rappelez-vous les prières

de ma tendresse ; oubliez cet homme ; il ne peut être rien pour vous, ni dans le présent ni dans l'avenir ; il y a entre vous un abîme infranchissable.

« Rien ne me coûtera pour vous séparer, et je préférerais vous voir morte plutôt que de vous savoir en sa puissance.

—Je le connais cet abîme dont vous parlez, je sais les raisons qui nous séparent, je sais pourquoi vous préféreriez me voir morte que de me savoir à lui ; et puisque vous tuez mon bonheur, puisque vous n'avez aucune pitié de mes souffrances, eh bien, je vous ferai souffrir aussi, moi ! je dirai tout : je le dirai devant votre mari, devant madame, qui est une étrangère, qui n'en gardera pas le secret, afin que tous l'apprennent, afin que le masque de votre fausse vertu s'évanouisse, et que vous soyez enfin connue !

—Aurore !

—Laissez, laissez-la parler, mon ami, elle souffrira moins après, interrompit la comtesse avec une douce tranquillité.

—Hypocrite ! poursuivit la jeune fille, comme vous abusez ce pauvre Andrea lorsque vous en aimez un autre, lorsque toute votre âme appartient à Armand ! Ne le sais-je pas, moi ?

« L'histoire qu'il a contée hier, n'y ai-je pas assisté ? N'ai-je pas vu vos indécisions, vos refus, lorsque ma mère, à son lit de mort, a exigé votre mariage ? N'avez-vous pas pleuré la nuit entière ? N'avez-vous pas voulu différer ? Aimez-vous Armand alors, oui ou non ?

« Et plus tard, lorsque vous avez été voir le prince de Conti à l'issue du comte Dandolo, l'aimiez-vous, dites-moi, que vous vous en occupiez uniquement ?

Dandolo était jaloux, il adorait sa femme ; il avait confiance en elle, il voulait la croire : pourtant, ces détails si précis, qu'il ignorait, firent sur lui une vive impression.

Les deux sœurs s'en aperçurent en même temps. Amaranthe tendit la main à son mari qui hésitait à la prendre ; Aurore continua avec plus d'acharnement ; quant à la marchesa, elle écoutait et elle regardait.

—Et plus tard, à votre premier retour d'Italie, lorsque rappelée par la santé de mon père, vous apprîtes que nous nous aimions, Armand et moi, quel ne fut pas votre trouble, votre désespoir ! Vous allâtes, sans égard pour votre père mourant, lui faire je ne sais quelle révélation, après laquelle, il me défendit, sous peine de sa malédiction éternelle, de songer à un mariage indigne de moi.

« L'aimiez-vous alors, quand vous me l'arrachiez ? quand vous me cachiez ces manœuvres en provoquant toute ma confiance, en écartant les aveux de mes projets, de mes résistances, bien faciles à détruire dès que vous les connaissiez.

« Et moi, votre dupe, votre victime, je croyais en vous ! Ce n'est pas tout encore : l'avez-vous pas voulu le voir ? n'avez-vous pas eu avec lui un entretien secret à la suite duquel il a disparu ?

Le comte se leva, rouge de colère.

—Je n'en entendrai pas davantage, dit-il ; cette enfant me ferait devenir fou. Songez que vous n'êtes pas seule, madame, au nom du ciel, imposez lui silence !

—La marquise connaît l'homme dont nous parlons, mon ami, elle sait de quoi il est capable ; je ne suis pas la seule dont il ait parlé, la marquise ne l'ignore pas, et elle comprendra comme moi la nécessité du silence sur tout ce qui s'est passé aujourd'hui, j'en suis certaine.

Madame Bressa ne répondit que par une inclination, elle avait compris en effet.

—Oui, toutes vous l'avez aimé, poursuivit Aurore, toutes

vous l'avez aimé, mon Armand, cet homme sans nom, sans famille, sans fortune ! toutes vous l'avez adoré et cet homme de rien, ce chevalier d'industrie, cet intrigant ! » Vous avez fait pour lui de ces choses que les femmes de notre caste ne font que pour ceux dont leur amour propre se pare.

« Il a eu autant de succès à la cour qu'en Richelieu ou qu'un Lauzun : c'est qu'il est le plus beau, le plus adroit, le plus spirituel, le plus brave ; c'est qu'il n'a besoin que de lui-même pour être le premier partout, n'est-ce pas vrai, mesdames !

Amaranthe avait les mains jointes et des larmes coulaient catotement sur son visage ; elle semblait prier.

La marquise mordait ses lèvres de dépit.

—Ma mère, ma mère ! inspirez-moi, murmurait Amaranthe.

Mademoiselle de Sainte-Même semblait jouir de son ouvrage : elle les regardait l'une après l'autre, avec un sourire de triomphe sur les lèvres.

—Oh ! vous souffrez donc aussi, vous qui m'avez fait tant souffrir ! Vous souffrez donc aussi, vous qui m'avez entraîné avec vous dans cette ville de mystères et de pièges, croyant que je ne reverrais plus mon Armand ! Vous craignez donc à votre tour de perdre ce que vous aimez ! Vous avez donc vos inquiétudes, vos tourments, vos jalousies !

« Ah ! je ne devais plus le revoir ! eh bien, je l'ai revu ! eh bien, il est venu ici, dans cette chambre, il y est resté de longues heures avec moi, et il reviendra malgré vous, et nous nous aimons toujours en dépit de tous les obstacles !

Lorsque la jeune fille parla de son entrevue avec Armand, en tête-à-tête, dans sa chambre, la nuit, la comtesse se leva, s'élança vers sa sœur, et la pressant dans ses bras, elle lui dit avec un accent déchirant d'anxiété et d'angoisses :

—Aurore, vous n'avez pas manqué à ce que vous deviez à votre nom, à la mémoire de votre père, à Dieu ? Parlez, parlez, je vous en conjure.

Aurore la regarda du haut d'un superbe dédain.

—Me prenez-vous pour une fille perdue ! répliqua-t-elle ; croyez-vous que si je lui appartenais, je serais ici à marchander un quart d'heure d'entretien, quand mon devoir serait de le suivre ? Non, je me suis souvenu de ma mère, de la malédiction annoncée au lit de mort paternel, et j'ai attendu d'avoir tout essayé avant de tout rompre.

« Vous déciderez de mon sort d'ici à très-peu de temps ; vous direz si vous voulez enfin accueillir en frère celui que vous accueillez en amant aimé, et si vous me refusez, alors je saurai à quoi ce refus m'oblige, et vous n'aurez plus de compte à me demander.

L'exaltation d'Aurore était poussée jusqu'à la folie, j'usqu'à méconnaître ce qu'elle avait honoré, jusqu'à renier ce qu'elle avait chéri.

Cette nature impressionnable était dans un paroxysme de fièvre depuis bien des mois, et incapable de se dominer. L'amour qu'elle éprouvait pour Armand était un de ces sentiments invincibles, incompréhensibles, qui envahissent notre être.

Un entraînement plus fort que sa volonté l'attirait vers lui : elle l'aimait comme elle vivait, avec la jeunesse de son cœur et de ses années.

—Armand, disait-elle, c'est une partie de moi-même.

La beauté de son amant, sa force, son énergie la transportaient d'admiration. Elle l'eût adoré à genoux, elle eût été son esclave, car il la dominait, il la fascinait. Maintenant qu'elle l'avait revu, qu'elle le savait près d'elle, elle l'attendait, elle ne

doutait pas qu'il n'arrivât à travers les obstacles en bravant la mort.

Elle croyait en lui, en l'amour qu'il avait pour elle, et pourtant, la malheureuse enfant, elle était trompée ! Armand ne l'aimait pas. Armand aimait toujours fatalement celle qui ne pouvait lui appartenir ; il s'était occupé d'Aurore pour ne pas rester étranger à Amaranthe, peut-être aussi pour ne pas se préparer une vengeance.

Il avait osé jouer avec une fille étourdie, il brisa un cœur plein de rêve et d'espérance, il détruisit un avenir superbe, une existence réservée au bonheur. Il ne daigna s'en apercevoir que juste assez pour l'exécution de ses projets.

Aussi quand Aurore faisait sonner bien haut sa résistance, c'est qu'il n'avait pas songé à la victoire, c'est qu'il voulait rester pour elle ce qu'il était, jusqu'au jour où le sacrifice complet de cette pauvre créature lui deviendrait nécessaire.

La comtesse, plus savante dans la vie que sa sœur, plus éclairée aussi sur la vérité de ces combinaisons, devina tout cela.

À la suite de ses fureurs, Aurore s'endormait d'habitude ; elle succombait à la fatigue et aux larmes.

Cette fois, le sommeil ne vint qu'après une attaque de nerfs, pendant laquelle sa sœur ne la quitta pas.

Le comte et la marquise étaient sortis en silence, et lorsque madame Dandolo, un peu plus calme, les chercha autour d'elle, elle ne les trouva plus.

VII

Cette nuit fut cruelle, au palais Dandolo. En se revoyant, le comte et la comtesse se sentaient mal à l'aise vis-à-vis l'une de l'autre. Le comte avait le tort d'un nouveau doute, et la comtesse ne cherchait point à l'apaiser.

Ses pensées étaient toutes à sa sœur ; elle s'oubliait, elle oubliait son mari, devant ce danger si pressant. Sa sœur lui était confiée ; elle en répondait à Dieu et aux hommes : une surveillance minutieuse était indispensable.

—Mon ami, dit-elle, entièrement occupée de cette idée, cet homme a pénétré chez ma sœur par la fenêtre, sans doute, car nos gens sont sûrs de l'entrée du palais, les degrés sont fidèlement et sévèrement gardés. Il faut empêcher que cette entrevue se renouvelle, il faut faire veiller un de vos gens dans une gondole à la porte d'eau, pour donner l'alarme ; il faut préserver cette enfant, enfin !

Le comte réfléchissait depuis un instant.

—Amaranthe, interrompit-il d'un ton froid, votre sœur aime bien cet Armand de Nareil.

—Hélas !

—Il l'aime également, sans doute, puisqu'il brave tout pour se rapprocher d'elle.

Amaranthe ne répondit pas.

—Si on mariait ces jeunes gens ?

Et il la regardait.

—Oui, si on les mariait, si on trouvait à prix d'or, et c'est facile, une généalogie à cet inconnu ? Il n'en manquera pas avec sa figure ; toutes les duairières l'adopteront comme un beau reflet de leur jeunesse. Il ne nous est pas permis de contrarier au-delà du possible ce penchant qui les entraîne l'un vers l'autre. Leur bonheur, leur vie peut-être y sont attachés. Que pensez-vous de cette idée ?

—Je pense, mon ami, que vous essayez une intrigue indigne de vous, que vous savez d'avance ma réponse et que vous épiez

mon visage pour y trouver une expression inaccoutumée, un éclaircissement à vos soupçons. Vous voulez crocheter mon cœur comme on crochete une serrure. Cela ne peut point réussir entre nous. Je vous ai appris ce que je pouvais vous apprendre; rien, fût ce la mort, fût ce les tortures, rien ne m'arrachera un mot de plus.

Le comte se frappa le front, et sortit de l'appartement.

Mais quelques instants après notre ami Stefano Carmenti, libre de son engagement de la veille, apparemment, fut mis en sentinelle dans sa gondole, sous la fenêtre d'Aurore, et y resta jusqu'au jour.

Amaranthe n'avait point rappelé son mari; loin d'essayer de le suivre, elle poussa les verrous après lui, renvoya ses femmes qui l'attendaient dans ses cabinets, et, vêtue d'une simple robe de nuit, elle s'appuya sur son balcon.

Elle en voulait au comte, elle lui en voulait de ses doutes renaissant au moindre motif, elle lui en voulait de l'avoir laissée seule au lieu de l'aider de ses conseils en cette circonstance impérieuse.

— Hélas ! dit-elle, il ne sait pas, il ne peut pas savoir.

Les maisons de Venise ont toutes deux issues: l'une donnant sur les petites rues qui relient par des ponts étroits les îlots entre eux; l'autre, la principale, ouvre sur les canaux et sert d'entrée ordinaire aux maîtres du logis, aux visiteurs d'importance.

Quelques marches conduisent à une sorte d'embarcadère, et des poteaux plantés de distance en distance servent à amarrer les gondoles lorsqu'elles doivent attendre leurs propriétaires ou leurs conducteurs.

Tous les palais de marbre, d'un style particulier tenant du mauresque, du byzantin et du gothique, sont tels qu'ils étaient dès l'origine. Un balcon à dentelle de pierre se détache à chaque étage, et, d'ordinaire, trois portes qui se touchent ouvrent sur ce balcon.

La chambre de la comtesse occupait le milieu du palais; le balcon dominait le grand canal.

Lorsqu'elle fut seule, Amaranthe alla s'y asseoir et tâcha de réunir ses idées à la clarté de cette magnifique lune et par cette belle nuit. L'injustice de son mari qui la blessait au cœur, lui semblait excusable par la réflexion.

Le mystère qu'elle n'expliquait pas, qu'elle ne pouvait expliquer, laissait planer sur elle des soupçons qu'un amour et une confiance sans bornes pouvaient seuls écarter. Elle prit la résolution d'aller à lui, de le supplier d'avoir en elle cette foi qu'elle méritait.

Ses regards, en ce moment, tombèrent sur la gondole amarrée au poteau, où Stefano Carmenti montait la garde; elle y vit un autre homme, en costume de gondolier, mais dont l'élégance de taille était remarquable, même à cette clarté douteuse.

Il causait à voix basse avec Stefano, montrant la fenêtre d'un geste hardi, toisant les corniches et les ornements; et prenant tout à coup un élan vigoureux, il s'élança après un cordon d'architecture, saillant dans toute la hauteur du bâtiment, jusqu'aux frises. Il monta au péril de sa vie.

La surprise glaça les sens de la comtesse, et lui ôta la parole; elle l'avait reconnu: c'était Armand.

(A SUIVRE)

Commencé le 10 Mars 1887 — (No 376).

Toute personne qui s'abonne à ce journal pour un an ou plus, reçoit gratuitement (outre la prime à laquelle elle a droit) le commencement de ces deux feuilletons.

NOS PRIMES

COLLECTIONS DU « FEUILLETON ILLUSTRÉ »

Les avantages que nous offrons maintenant aux personnes qui aiment à lire ne peuvent être surpassés, disons plus: n'ont et ne seront jamais égalés. En effet il suffit de jeter un coup d'œil sur la liste suivante pour se convaincre qu'il est impossible de se procurer autant de littérature choisie et variée pour une somme aussi minime que le prix de l'abonnement.

Toute personne s'abonnant au FEUILLETON ILLUSTRÉ ou qui renouvelle son abonnement pour une année, reçoit gratuitement (à son choix) les feuilletons suivants complets de l'un des numéros ci-dessous :

- 1.—Le Roi des Voleurs, Le Trésor de Strongsey; Les Héritiers du Poignard, et plus de cinquante historiettes, etc.
- 2.—Les Héritiers du Poignard; Le Secret de l'Intendant; L'Amour à l'Épée; Un Noviciat; historiettes, etc.
- 3.—Les Aventures du Capitaine Vatan; La Dame de Pique; L'Homme des Grèves; Le Crime d'un autre; etc.
- 4.—La Fille de Marguerite; L'Homme des Grèves; L'Amour à l'Épée; Le Crime d'un Autre; Un Noviciat.
- 5.—Une Vengeance de Peau-Rouge; La Demoiselle du Cinquième; Le Crime d'un autre; etc.
- 6.—Les Meurtriers de l'Héritière; L'Homme des Grèves; Le Crime d'un autre; etc.

Toute personne s'abonnant pour plus d'une année, peut choisir autant de numéros qu'elle prend d'années d'abonnement.

Toute personne qui nous fera parvenir l'abonnement de quatre nouveaux souscripteurs, pour un an ou plus, recevra gratuitement tous les feuilletons ci-dessus et les suivants :

Exil l'Empoisonneur — Le Testament Sanglant — Les Dramas de l'Argent.

Les histoires ci-haut mentionnées, réunies ensemble, ont coûté et coûteraient encore plus de \$25 dans les librairies.

Nous n'envoyons aucune prime ni le commencement d'aucun feuilleton avant d'avoir reçu le montant de l'abonnement.

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit: Un an, \$1.00; six mois, 50 cts, payable d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1^{er} de chaque mois. Pour la ville de Montréal (livré à domicile), 50 cts en plus par année.

Tout semestre commencé est payable en entier.

Aux agents, 16 cts la douzaine et 20 p. c. de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

Nous ne serons responsables d'aucune lettre contenant des valeurs qui nous serait adressée sans être enregistrée.

MORNEAU & C^{ie}., ÉDITEURS,
Boîte 1986 475 Rue Uraig, Montréal.